

Chronique d'une métamorphose

Chapitre 1

**Dimanche 5 juillet 1981,
Ciudad de Mexico, Centro Historico.
À la réception de l'hôtel Isabel**

Que vient faire ici ce gringo ?

Il vient de débarquer d'un colectivo en provenance de l'aéroport avec son sac de grosse toile jaune en bandoulière, il se débrouille à peine en espagnol et le peu qu'il baragouine sent le « français », mais un français qui ne serait pas de France. Son passeport m'apprend qu'il vient de Belgique, de la partie Sud du pays qui parle français.

Il a l'air à la fois complètement égaré et aux anges. Les cachets du passeport me disent qu'il voyage depuis deux jours, qu'il est passé par New York. Et lui me précise qu'il a fait escale à Washington DC, puis à Dallas, qu'il vient à peine de débarquer et qu'il a fait sa réservation à l'Office du tourisme de l'aéroport où il a expressément demandé une chambre dans un hôtel de la vieille ville, au plus près du zócalo ! Il n'est pas habillé comme un touriste et son bagage tient plutôt du baluchon. Une espèce de routard, mais pas errant. On sent

qu'il sait où il va, qu'il est comme « habité » par ce qu'il cherche.

Il me dit qu'il est là pour un certain temps, qu'il veut visiter le pays pendant au moins deux mois, et le cordon autour de son cou me donne à penser qu'il conserve le pactole nécessaire à son projet dans une bourse pectorale à même la peau. Il paraît fatigué (il encaisse à la fois les effets du décalage horaire et ceux de l'altitude : cocktail radical qui sape habituellement les défenses des Européens à leur arrivée), mais il émane de lui une espèce de fièvre, d'impatience fébrilement contenue.

Mais que vient-il faire ici, à l'hôtel Isabel, un hôtel fréquenté quasi exclusivement par des Mexicains, surtout des provinciaux pas trop nantis, qui ne reçoit que rarement des clients étrangers et encore moins des touristes ? Dans un quartier populaire plutôt miteux, situé à 500 mètres du Zócalo certes, mais aux antipodes de la Zona Rosa où bat le cœur moderne de la ville et où les gringos se sentent chez eux.

Je me réjouis de voir s'il va faire allusion à Jacques Dufilho, un acteur comique de là-bas à qui je ressemble paraît-il, c'est en tout cas ce que m'ont dit et répété les quelques rares clients français que nos chambres n'ont pas rebutés. Celui-ci me dévisage, en effet, d'étrange façon, mais il paraît trop embarqué dans son voyage pour s'émouvoir du hasard qu'il y a dans ce genre de ressemblances. Pendant qu'il remplit ses fiches d'hébergement (pour moi) et de signalement (pour la police), je découvre son identité : Julien Ferrand, professeur, né en 1946, domicilié à Embourg, Province de Liège, Royaume de Belgique.

Quelque chose me dit que ce client-là n'est pas comme les autres, qu'il ne vient pas les mains vides fouler un sol vierge. On dirait même qu'il s'apprête à s'immerger en terre connue, enfin, c'est l'impression qu'il donne. Un homme « en retour d'exil » dans un pays « où il n'a pourtant jamais mis les pieds », c'est lui-même qui me l'a dit. Je vais lui octroyer

la chambre 418, au 4^e étage, à laquelle on accède par une passerelle et qui donne une vue imprenable sur la tour latino-américaine qui domine la ville et, dans la foulée, comme tous nos clients étrangers se méfient de la légendaire turista, impitoyable et quasi inéluctable, qui menace tout gringo qui débarque à Mexico, je le rassure sur la qualité de l'eau de la bombonne du palier : c'est de l'*electropura*. Mais je vois bien qu'il « flotte » déjà...

Je lui tends les clés : « *Por favor, Señor Ferran.* ». Et à ce moment-là, j'ai croisé ses yeux et ce que j'y ai décelé avait comme l'éclat de ferveur qui habite le regard d'un peón venu en pèlerinage de sa lointaine sierra et qui va pénétrer pour la première fois de sa vie dans le sanctuaire de *Nuestra Señora de Guadalupe* et s'émerveiller devant l'image sainte qui sert d'icône nationale et de ciment spirituel au peuple mexicain.

Mais que vient faire ici ce gringo pas comme les autres ?

* *

*

« *Et cela étant, alors, ainsi...* », ainsi prend fin brusquement le chapitre XXI du Codex de Florence¹, que Julien a tant lu et relu. Une fin de chapitre aussi abrupte trahit une interruption dans la copie du manuscrit et mutile ainsi un chapitre à jamais inachevé, elle fouette l'imagination et attise une faim irrépressible de connaître la suite. C'est pourquoi, Julien, qui rêve d'en être le continuateur, l'a emprunté à l'ouverture de sa chronique, où il s'est mis à narrer son aventure mexicaine, 35 ans plus tard, à l'automne de sa vie.

1 Ce manuscrit, le fameux *Codex florentino* dont il sera question plus loin, restitue partiellement l'œuvre de Bernardino de Sahagun : « *L'histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* », vaste enquête où le père de l'ethnographie moderne donne la parole à ses informateurs aztèques survivants du siège de 1521.

Ainsi commence son récit : « *Et cela étant, alors, ainsi, j'ai pris l'avion pour l'Amérique, un samedi, le 4 juillet 1981. Au boulier de ma vie, j'ai juste 35 ans* ».

Chapitre 2

Le Rêve et le Choc

Depuis deux jours, Julien arpente le pavé du vieux Mexico, autour du Zocalo, la Place où il sait que tout commence, et de l'Alameda, le Parc où il se réfugie pour échapper au grouillement, au vacarme, à tout ce qui agresse ses sens. Il ne s'est pas encore accoutumé au piétinement de la foule bigarrée, au tintamarre des klaxons, au cocktail d'odeurs fortes qui sature l'air des rues : promiscuité de la presse piétonne, fritures d'huile de maïs, ordures et déchets des rigoles et, dominant le tout, relents brûlés de la PEMEX, l'essence locale mal raffinée : l'échappement des bus se fait par le toit et tout le trottoir tousse dans le nuage de leur passage. Il explore le damier des rues exubérantes qui recouvrent les vestiges enfouis de Tenochtitlan, la capitale aztèque envasée sous la ville coloniale, que son imagination réanime en marchant. Sous ses pas, resurgit la cité qui hante sa quête. Julien marche dans son rêve.

Ses flâneries dans les allées de l'Alameda s'offrent à lui comme des plages où il peut remonter le temps : il rebobine alors l'Histoire et retrouve en boucle la piste d'Hernán Cortès, le conquistador qui a vaincu et détruit la Cité et, dans son ombre, les traces de la Malinche, l'Indienne qu'il traque depuis toujours. Et des traces d'elle, Julien le sait, il va ici en trouver partout.

Il se souvient... Il a onze ans quand elle est entrée dans sa vie comme un personnage de conte. Il réentend la voix de

son instituteur de cinquième année qui, tous les vendredis après-midi, ouvrait des horizons fabuleux aux imaginations débridées de ses élèves : le Maître leur lisait des romans d'aventures et le plus merveilleux d'entre eux avait emporté le petit Julien en plein Siècle d'or de l'Espagne, dans les pas d'un héros valeureux, Pedro de Vargas, jeune hidalgo contraint de fuir l'Inquisition pour les îles d'Amérique et amené là à se joindre à l'expédition d'Hernán Cortés, à participer à la conquête d'un pays d'Amérique qui ne s'appelle pas encore le Mexique et à vivre la chute d'un Empire Aztèque dont il découvre l'exotisme avec ravissement.

Capitaine de Castille, Julien l'apprendrait plus tard, était l'œuvre d'un historien américain Samuel Shellabarger et il avait fait scandale à sa sortie (en 1946, l'année de sa naissance !) parce que, pour la première fois, était dépeinte, de façon abrupte et désaturée de sa gloire, la première grande aventure coloniale de l'Europe moderne : la conquête d'un « Nouveau Monde » par l'Europe y apparaissait soudain comme une épopée négative, souillée par l'horreur d'un bain de sang justifié par la Croix ! Bigre.

L'étape suivante avait été un Marabout junior, *Les Conquistadors du Nouveau Monde*, son premier livre « sans images ». Le dessin-chromo de sa couverture avait gravé dans sa mémoire des images pérennes : la posture altière du personnage à l'avant-plan, l'armure aux reflets bleutés, la fraise blanche, la barbe noire, les gants de daim... avaient inscrit pour toujours dans sa vision l'image du Conquistador. Pour Julien, le visage impassible, le nez droit, le poil dru, la peau mate, les traits à la fois durs et virils du porte-étendard aux armes de Castille l'avaient longtemps aidé à imaginer à quoi devait ressembler Cortès. Lui, en fermant les yeux, il pouvait le voir.

À partir de là, Julien était devenu traqueur, dévoreur de livres : autant de cailloux semés sur le chemin de sa quête.

Et tous ces cailloux pavaient une voie qui l'amenait à pister le Conquistador, et à cerner de plus en plus près celle qui avait l'avait guidé et sans doute inspiré, la Malinche, sans laquelle l'épopée n'aurait pu avoir lieu et encore moins aboutir. Et puis un jour de 1981 (son couple s'est désagrégé six mois plus tôt et pour la première fois depuis des années, il se retrouve seul à aborder l'été sans projet commun : ainsi l'idée a pu naître et s'est peu à peu imposée comme une évidence, deux mois de temps libéré s'offraient à lui pour oser franchir l'océan et assouvir sa passion amérindienne), il avait sauté le pas et s'était lancé « sur les traces de Cortès et de la Malinche ».

S'il pouvait « voir » le premier en fermant les yeux (il disposait de lui maintenant des portraits d'époque qui avaient quelque peu édulcoré la figure idéale gravée sur la couverture de son Marabout), cela n'était pas vrai pour la seconde. C'était là une des failles de sa quête, il ne pouvait la « voir », elle ! La Malinche, restait pour lui une silhouette sans visage. Julien avait pourtant dévoré les chroniques, parcouru les codex, visité en tous sens l'iconographie issue de cette histoire. En vain. Il part à la recherche d'un personnage qu'il ne peut envisager et qui le fascine. C'est que la Malinche porte un lourd fardeau : elle a permis sciemment le braquage d'un continent. Pire, elle y a contribué, en trahissant les siens, en collaborant avec l'envahisseur, en lui procurant les clés d'un viol collectif qui débouchera sur un ethnocide. Mais pour comprendre, il fallait remonter le temps...

C'est cette Histoire qui aujourd'hui hante ses pauses au sein de la fourmilière où il commence à s'immerger. Car dès qu'il reprend son exploration, la réalité du Mexique actuel le percute et l'expérience animée de ce monde si nouveau (et encore si étrange) prend le pas sur son récit intérieur. Ainsi le premier soir, sa découverte du Zocalo, à l'heure du rituel de la cérémonie au drapeau où le clairon hésitait entre sonnerie

aux couleurs et tango désespéré ! Le premier restaurant Calle Madero, le choc de la cuisine mexicaine avec ses *tacos* (crêpes de maïs fourrées), ses *enchiladas* (idem mais mijotées dans une sauce au chile), son fameux *mole poblano* (la sauce de Puebla à base de cacao), ses *frijoles* (purée de haricots noirs), son *guacamole* (purée verte piquante) et ses saveurs étranges. Et puis depuis la calle Juarez jusqu'au carrefour du Paseo de la Reforma, l'ambiance dingue, le trafic fou, des jeunes en pagaille et partout, le tunnel obsédant des musiques tonitruantes ! Tandis qu'au ras du sol, des Indiennes agenouillées, muettes et résignées, vendent à même le trottoir quelques fruits ou cuisent de petites galettes. Premier choc de l'écart abyssal qui sépare Indiens et Métis !

Le lendemain, il a fallu apprendre à se débrouiller, à se déplacer dans l'immense métropole, à situer ses nœuds de communications, à domestiquer le métro et sa toile d'araignée, pour la sillonner et, besoin impérieux dans un chaudron aux dimensions gigantesques, archi-pollué et cerné de montagnes, en chercher les issues. Aussi le 2^e jour, il a pris la ligne 1 jusqu'à la station San Lazaro qui jouxte la gare autoroutière de l'Est qui sera sa porte de sortie lorsque commencera son grand périple à travers le sous-continent. Puis la ligne 3 jusqu'à la station Potrero qui dessert la *Central del Norte*, la gare des bus pour Tula : un des sites extérieurs dont la visite s'impose avant sa descente vers le Yucatan.

Et pendant que s'enchaînent ces longs trajets sous terre, il éprouve le besoin de reprendre les choses « par le début » et son rêve reprend le dessus. Il replonge alors dans l'Histoire pour revisiter la trame de la *Conquista* et repartir de son *big bang* initial : le choc frontal qui a opposé les noyaux durs de deux civilisations entre lesquelles, il n'en finissait pas de s'en persuader, aucune osmose n'était possible. Une *rencontre terrestre du 3^e type* entre deux galaxies humaines que des distances abyssales séparaient.

Au cours des ans, Julien avait fouillé jusqu'aux fondements ce qui séparait les protagonistes de cette prodigieuse rencontre : l'homme européen de la Renaissance dans sa version castillane du Siècle d'or et l'Indien aztèque qui dominait alors la méso-Amérique. Jamais dans la découverte des autres continents et des autres hommes – le Noir, le Brun, le Jaune – il n'y avait eu, pour le Blanc, ce sentiment d'étrangeté radicale ! Les Européens n'avaient jamais tout à fait ignoré l'Afrique – l'or, l'ivoire, les esclaves affluaient depuis des siècles –, les Indes – les épices, les pierres précieuses –, la Chine – la soie, le papier, la porcelaine –, mais ils ignoraient tout de l'Amérique. Quant aux Indiens, ils ont pris ces visages pâles, puants et barbus, maîtres du tonnerre, casqués et armés de métal, montés sur de grands cerfs, et qui débarquaient d'une autre planète, pour des dieux, « *teotles* » en nahuatl qui va donner « *teúles* » dans la langue de Bernal, le guide dont le chronique éclaire ses pas.

D'un côté, la méprise avait été paralysante, annihilante, mortelle ! De l'autre, l'imposture avait très tôt été exploitée et délibérément entretenue. C'est ce qui avait fasciné Julien dans cette rencontre unique dans l'Histoire de l'humanité : le choc avait eu lieu entre deux « Autres » absolus, mais pour un des deux camps, la partie était perdue à l'avance. Il avait suffisamment lu pour savoir qu'en 1519, l'horizon déterministe et fataliste de la galaxie mentale amérindienne la vouait à la paralysie et à la soumission, que son irrationalité, son pessimisme, sa conception cyclique du Temps et mythique de l'Histoire la condamnaient à l'impuissance et au suicide alors qu'elle rencontrait la galaxie Europe à l'aube de sa modernité.

En 1519, c'est le « fer de lance » de cette Europe-là, et surtout de cette Espagne-là qui avait débarqué. Des soldats en mal de guerre, des mercenaires hors solde, des aventuriers en mal de butin, des *hidalgos* désemployés, des cadets de famille sans fief qui étaient là pour faire fortune, pour se couvrir de gloire, pour

se faire un nom, bref pour obtenir la reconnaissance royale de leurs mérites et le salaire de leurs services : un titre, une terre, les honneurs d'une charge et les revenus qui y affèrent, bref la fortune et la gloire. Cortès, leur chef, c'était Machiavel et Faust tout à la fois ! Il débarquait avec toute la puissance de la civilisation technique de l'Occident : l'acier de Tolède, la couleuvrine, l'arquebuse, la cuirasse, le cheval, la roue, la voile, l'arc de voûte et l'angle droit ! Avec aussi l'efficacité de l'univers mental qui allait générer la modernité : le réalisme, la prédominance de la fin sur les moyens, la rationalité au service de l'action.

Le Dieu unique de Cortès avait la sagesse d'être invisible et l'avantage d'être exclusif et intolérant : la « croisade » pour la propagation de la « vraie » foi, allait conforter, légitimer le braquage éminemment lucratif de tout un continent.

Ces croisés avides de butin, eux, quand ils jouaient, ce n'était pas pour perpétuer le mouvement, comme les Indiens dans leur jeu de pelote le « *tlachtli* », c'était pour gagner. Quand ils se battaient, c'était pour tuer et non pour faire des prisonniers à sauvegarder pour les offrir en sacrifice aux dieux. Quand ils attaquaient, c'était par surprise et non en prévenant l'adversaire et en lui offrant des armes. Quand ils l'emportaient (et ils l'emportaient toujours !), ils massacraient, ne faisaient pas quartier, ne respectaient rien, ils faisaient la guerre totale : ils violaient les femmes, ils anéantissaient les cités et pire encore ils détruisaient les dieux.

La rencontre inéluctable entre le « *tlatoani* » Moctezuma II et le « *conquistador* » Hernán Cortès pouvait avoir lieu. Pour l'Indien, la partie était perdue à l'avance et beaucoup plus du fait de son inadaptation mentale à affronter la différence que par ses insuffisances matérielles...

Julien en est là dans sa récapitulation lorsqu'il arrive à la station qui dessert la gare routière qu'il doit repérer et le grouillement de la foule interrompt sa rêverie : le capharnaüm

du *districto federal* lui réimpose son tumulte. Il a encore la dégaine, le look et l'allure d'un *gringo* (une épinoche blanc perdu dans un bocal de poissons rouges), mais les Mexicains se comportent comme s'ils ne le remarquaient pas. Ils se montrent indifférents, du moins en apparence, et quelquefois accueillants : ses efforts pour baragouiner un espagnol encore hésitant et non l'*inglès* abhorré lui valent parfois un sourire. Bref, ils l'épient discrètement, l'observent sans le montrer et lui ne se sent pas mal perçu (en tout cas au début), ni comme une bête curieuse, ni comme un intrus à éviter, ni comme un gogo à plumer (on ne force pas les prix et en cas d'erreur de sa part, on s'empresse de rectifier). C'est l'impression qu'il a au premier abord, mais il déchantera par la suite...

À ses débuts dans la fourmilière, il note des contrastes ahurissants entre la résignation soumise des uns (les Indiens ont souvent le regard éteint ou impavide) et l'exubérance des autres (les métis sont expressifs et démonstratifs). Les seconds, aux commandes d'un volant, roulent comme des dingues, notamment les chauffeurs de taxi et de bus, véritables cracks du slalom, du klaxon et de l'esbroufe. Et tout cela, avec un parc automobile essoufflé, carrosseries déglinguées et amortisseurs à l'agonie. Il distingue aussi plusieurs types physiques : de l'Indien brun foncé au métis plus ou moins basané et au *criollo* blanc. Et dans l'ensemble, les gens sont beaux, soucieux de leur apparence et surtout jeunes. Une foule où les dix-vingt ans sont archi-majoritaires, mais pas de vieux ! Où sont-ils ? Qu'en font-ils ? Les filles sont jolies, généralement potelées, et portent le pantalon, souvent des *jeans*, alors que les vitrines (souvent vieillotées) ne proposent que des robes au look désuet qui semblent dater des années 50. Et enfin, les amoureux se bécotent encore sur les bancs publics. L'Alameda sert ainsi d'écrin à bien des amours naissants.

Remarquable aussi, l'effort ostentatoire pour célébrer dans l'espace public un retour à ce que la vulgate officielle

tambourine comme étant « l'authenticité » : même ces fameux bancs publics et les plaques d'égout (frappés de l'emblème national : la scène fondatrice de la cité – l'aigle juché sur un cactus dévorant joyeusement un serpent –) rappellent le passé indien de ce champignon hybride où se côtoient deux mondes tellement différents et tellement mélangés. C'est l'autre question, de plus en plus tenace, qui le harcèle : ces deux mondes, l'indien et l'occidental, à défaut de s'unir, peuvent-ils s'allier, voire coopérer ou demeurent-ils antagonistes, ou même incompatibles ? Le Mexique qu'il découvrait aujourd'hui était-il un creuset ou un chaudron ?

Dès qu'il s'engouffre à nouveau dans le métro, il reprend sa pérégrination aux sources de l'histoire qui l'a amené là. Et d'abord pour réaliser qu'à la base de sa quête passionnée, il y a un sentiment de sidération, celui que lui inspirent deux faits décisifs dans le braquage continental qui va s'abattre sur l'empire aztèque : le premier c'est que les dieux vont s'en mêler et le second c'est que l'envahisseur va disposer d'un atout imparable, la Malinche ! Le personnage clé de toute cette histoire, c'était bien elle, l'Indienne *Malintzin* qui deviendra *la Malinche* dans la langue de celui qui débarque. Julien n'en finit pas de s'interroger sur le rôle qu'elle avait joué dans le choc des deux continents.

D'origine aztèque, d'extraction noble, bannie par les siens et vendue comme esclave parce que née un jour néfaste : c'est ce qu'indique son nom nahuatl *ce malinali*, « fleur de pénitence », nom donné chez les Aztèques à une enfant de sexe féminin né un des 5 jours « creux » surnuméraires de l'année solaire qui n'en comprend que 360 : 18 mois de 20 jours. Née donc à une date qui, selon la tradition et la conception du temps en vigueur chez les Aztèques, était astrologiquement vouée au malheur, à la discorde et à la destruction !

Partie de Cuba avec ses onze vaisseaux le 10 février 1519, la flotte de la *conquista* avait fait une première escale sur

l'île de Cozumel à la pointe Nord-Est du Yucatan dont elle avait longé ensuite la côte occidentale. À sa deuxième escale, chez les Mayas, à Tabasco, Cortès avait dû livrer bataille. Une charge des chevaux avait fait la différence, les Indiens s'étaient soumis et la Malinche avait été donnée au vainqueur : elle faisait partie du lot des vingt femmes présentées comme tribut de soumission aux Espagnols, lesquels se les étaient chrétiennement « partagées ». La Malinche avait échoué au capitaine Puertocarrero que Cortès allait très diplomatiquement renvoyer en Espagne, avec le *quinto real*, la part du butin qui revenait au roi Carlos. Cortès se l'était alors octroyée ou plutôt (Julien préférerait cette version-là) elle s'était alors octroyée à lui. Épisode-clé que Julien s'était tant de fois projeté sur l'écran imaginaire de sa chronique : ce moment fatidique où s'étaient croisés la stratégie peut-être pas seulement amoureuse de l'une et le désir pas seulement intéressé de l'autre. En tout cas, à partir de là, elle se voue à lui et lui ne peut plus se passer d'elle et, à travers ce couple, l'histoire bascule...

Julien se projetait en boucle les feux charnels de leur liaison, peaux blanche et cuivrée mêlées, et quelquefois il aurait aimé être une petite souris capable de remonter le temps. Mais l'essentiel, en apparence du moins, se passait sur d'autres plans.

La Malinche connaît la langue maya et, bien sûr, la langue des Aztèques, le nahuatl. Julien ne peut que l'imaginer dotée d'une vive intelligente (elle apprendra très vite le castillan), et très vite, elle va devenir bien plus que la maîtresse de Cortès, bien plus que son interprète attitrée, son bras droit, son «*âme avouée*». Dona Marina (c'est ainsi qu'une fois baptisée, elle sera nommée par les Espagnols) sera bientôt la conseillère intime et privilégiée du conquistador. La Malinche sait tout ce que Cortès ne sait pas sur l'Autre. La Malinche, c'est l'Autre, mais retourné contre Lui ! Elle est l'Autre, mais, dans la logique aztèque, astrologiquement vouée à sa perte. Elle sera l'instrument conscient de la destruction de son peuple.

Et dans l'inconscient collectif du peuple mexicain, elle est le personnage mythique par lequel s'est perpétré le malentendu autodestructeur.

Arrivé à l'endroit de la côte, face à l'île qui sera baptisée plus tard San Juan de Ulua, non loin de l'actuelle Veracruz, où son expédition doit devenir terrestre, Cortès débarque. Mais qu'il soit amené à le faire précisément le 23 avril de cette année 1519, Vendredi saint dans son calendrier à lui, ne pouvait être le fruit d'un hasard, car dans le calendrier de l'Autre, cela correspond très exactement au jour « 9-Vent » d'une année « 1-Roseau » : jour annoncé dans la prophétie comme celui du retour vengeur de Quetzalcoatl, le « Serpent à plume ». On ne peut voir là une coïncidence inouïe, mais bien l'intervention ciblée d'un truchement retourné qui « savait ».

Truchement et prophétie, ces deux concepts sont au cœur de l'énigme que Julien est venu ici tenter d'élucider. Et là, il doit quitter sa bulle car il est arrivé à sa destination et il lui faut s'extirper de son compartiment. Il vit alors sa première « presse » d'heure de pointe : l'entassement dans les rames est tel que vouloir sortir d'une voiture alors qu'une masse veut y pénétrer relève de l'exploit. Heureusement certains assaillants, candidats à l'embarquement, vont l'aider à s'extirper en le tirant par le bras. Et, il en est sûr, certains lui ont souri.

Plus loin sans la soirée, Julien a regagné son port d'attache, le bar de l'hôtel Isabel, où il sirote une dernière bière. C'est là, au calme, sous le regard à la fois curieux et bienveillant de Jacques Duphilho qu'il termine sa récapitulation. La Malinche avait donc servi de truchement au *conquistador*... Truchement, un vieux mot que Julien devait à Montaigne, devenu un concept-outil primordial dans sa réflexion. Il l'utilisait pour désigner un protagoniste-clé dans les rencontres qui mettent aux prises deux entités culturelles au premier abord inconciliables. Interface-clé de l'échange, son rôle est crucial puisqu'il sert d'intermédiaire entre les parties, mais

au service de l'une d'entre elles. Le truchement est pour le camp qu'il sert, l'éclaireur de l'Autre dont il sert à décoder les différences. La capacité des parties en présence de saisir vraiment l'Autre dépend donc de la qualité des truchements dont elles disposent. L'issue de la rencontre va en dépendre.

Or il arrive qu'un truchement se mette au service de l'Autre contre son propre camp. C'était sans doute un des butins majeurs qu'avait amassés Julien dans sa quête mexicaine : il y avait découvert le rôle des hommes-truchements dans l'histoire. Il y avait observé que le truchement pouvait servir ou desservir la rencontre et que certains avaient même délibérément servi leur culture d'adoption contre leur culture d'origine. Ce sont ces transfuges-là que Julien appelait des « truchements retournés ». Les péripéties générées par ce choc survenu entre deux Mondes en avaient engendré quelques-uns, mais à coup sûr celui qu'a incarné Malintzin-Marina aura été le plus crucialement décisif. La Malinche s'y était érigée en prototype universel.

De ce constat fabuleux était née l'addiction de Julien pour « la question de l'Autre », s'était amorcée sa recherche sur le rôle des personnages-truchements et enracinée enfin sa fascination pour cette femme à laquelle tout un continent se devait d'être « latin » et de parler espagnol. Rien moins que cela !

Il était donc parti « sur les traces de Cortès et de la Malinche » : ce voyage constituait pour lui au départ une forme de quête impérieuse, il était mû par une espèce d'urgence passionnée, l'irrépressible besoin d'aller ausculter l'empreinte que la *Conquista* avait imprimée sur la terre mexicaine, l'héritage qu'elle avait laissé chez les hommes qu'elle avait contribué à façonner dans son sillage.

Ce pays qu'il a tant rêvé avant de le parcourir, pendant ces 57 jours de l'été 1981, un quart de siècle de passion jusque-là contenue va trouver à s'épancher. Le temps d'une errance passionnée, le Mexique va quitter sa bibliothèque pour devenir une terre à vivre, à souffrir et à exulter...